

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommage déposé lors de la séance du 25 avril 2025

Pierre LAURENS



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie la première traduction française des *Sonnets* de Giacomo da Lentini, réalisée par mes soins aux éditions Éliott pour la collection *Les langues du poème*, sur le texte de Roberto Antonelli, auteur aussi de la postface, président de l'Académie des Lincei et membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, responsable de l'édition critique et commentée de l'ensemble des poèmes de Lentini, sonnets et canzoni, publié dans le premier volume de *I poeti della scuola siciliana*, par le Centre d'études philologiques et linguistiques sicilien, Mondadore editore, Milan 2008.

Une publication qui commémore d'abord un moment de grâce au cours de l'histoire littéraire européenne, et plus précisément un tournant décisif dans le développement en Occident de la poésie lyrique amoureuse dominée jusque-là par l'illustre tradition courtoise provençale. Mais on est en

Sicile, au cœur de la mer Odyssée, sur cette île aux trois pointes ouvertes au cours des temps à toutes les influences, où se sont succédé Grecs, Latins, Byzantins, Arabo-musulmans et enfin Normands. C'est, au XIII^e siècle, un intense foyer de civilisation, grâce à l'action éclairée de l'empereur Frédéric II, qualifié de *Stupor mundi*, salué par Dante comme le promoteur du « sicilien », outil de la première littérature en vulgaire en Italie après le déclin du latin. Ce mécène abrite dans sa Magna Curia, sa cour à Palerme, les membres de l'école poétique sicilienne, un groupe de dignitaires, hommes de culture, lettrés, savants, philosophes, dont Lentini, « Il Notare », est la figure de proue, dont les compositions amoureuses ne sont pas destinées, comme celles des Provençaux à être chantées devant une cour, mais à la lecture silencieuse, dont les thèmes, même s'ils s'inspirent de l'éthique des troubadours, comme la soumission à la Dame, en diffèrent, en mettant l'accent sur le sujet et le moi, sur la nature du phénomène amoureux, soit un moment décisif de bascule qui, de la *fin'amors*, conduit au *dolce stil novo*, à Guinizelli, Cavalcanti, Dante et Pétrarque.

En second lieu, et c'est un événement de plus longue portée encore : l'apparition simultanée, l'épiphanie (je reprends le mot à mon postfacier), à côté de la canzone, d'une forme inédite jusqu'alors, le sonnet, dont nous aurions ici la première attestation, et dont on attribue l'invention à Lentini, même si le nom lui-même, *sonetto*, emprunté à l'ancien provençal, *sonet* (lat. *sonare* : une chanson) ne se trouve en cet emploi que plus tard : un poème composé invariablement de quatorze syllabes, assez long pour y enfermer un raisonnement, assez court pour être saisi d'un coup d'œil, associant la longueur d'un huitain avec le poids d'un sizain : une innovation de portée considérable, puisque, au cours des siècles, elle va envahir l'Europe : Italie, France, Angleterre, Espagne, inspirant Pétrarque, Ronsard, Gongora, chez lesquels se généralise, induite par le système des rimes, la disposition en deux quatrains, deux tercets, tandis que Shakespeare privilégie une division douze + deux, inspirant Malherbe, Leconte de Lisle, Paul Valéry...

Ce dernier, s'adressant dans *Pièces sur l'art* à celui qu'il appelle son « cher confrère » pour le féliciter de cette invention, introduit une coupure entre l'importance historique d'un auteur et sa valeur propre et écrit (je cite) qu'« il le place dans son cœur au-dessus des poètes de tous les temps bien qu'il ne l'ait pas lu et envisagé même qu'il ait pu être médiocre ». Mais il eût bien vite balayé cette dernière hypothèse s'il eût eu accès à un seul des bijoux donnés ici, qu'il s'agisse de ce motif, bientôt repris par le bolognais Guido Guinizelli, le père spirituel du *dolce stil novo*, de l'assimilation à l'Ange, qui a la vertu de sublimer l'amour pour une créature terrestre dont l'âme réunit les dons les plus rares, *Figure angélique de l'aveu de tous*, ou de cette protestation, qui sera mise en musique à la fin du XIX^e siècle par Pietro Mascagni dans la première *aria* de la *Cavaleria rusticana*, où l'amant refuse l'idée d'entrer en paradis sans la compagnie de sa bien-aimée : *De servir Dieu j'ai enjoint à mon cœur*, ou de cette affirmation qui ramène à des causes naturelles et physiologiques la phénoménologie de l'*inamorento* :

*Amour est un désir qui vient du cœur,
Et vous envahit d'un plaisir intense
Mais si le cœur en fournit la substance
Ce sont les yeux qui en premier l'engendrent...,*

Explication présente chez Aristote et Thomas, mais aussi dans le *De amore* d'André le Chapelain.

La traduction associée au texte original est en vers non rimés. J'ai choisi le décasyllabe, notre vers le plus proche de l'hendécasyllabe original, sans m'astreindre à reproduire le système des rimes, ABAB ABAB, CDE, CDE, substituant donc au corset traditionnel un système plus fluide, jouant sur les rimes, les assonances, les rimes intérieures portées par le rythme régulier du vers, dans l'espoir évidemment jamais satisfait, toujours déçu, qu'une négociation respectueuse du sens et du son, de la raison et de l'oreille, puisse réitérer le miracle et amener le lecteur à dire, comme Valéry encore, à qui la traduction de Jean de la Croix par le Père Cyprien arrache ces mots que j'aime à citer : « Je vis, je lus [...] Oh !... me dis-je, mais ceci chante tout seul !... ».